

NAPOLÉON DE RETOUR À SAINT-HELENE

Inconnu en France,
l'officier anglais
Denzil Ibbetson peint en 1821
un tableau surprenant
de la mort de Napoléon
à Sainte-Hélène. Par la grâce
de trois hurluberlus partis
au bout du monde,
son œuvre a accompli
son destin.

Par Michael Stührenberg

PARIS - LONDRES - SAINT-HELENE
ILLUSTRATIONS : DIMITRI PLANCHON





Au début de l'été 2013, l'expert d'art parisien Étienne Bréton me fit une proposition surprenante : l'accompagner dans un voyage à Sainte-Hélène. J'avais entendu parler de l'endroit il y a plus de cinquante ans lors d'un cours d'histoire dispensé par un professeur allemand : une poussière rocheuse devenue prison de Napoléon Bonaparte, empereur déchu après sa défaite de Waterloo, une île à l'écart de tout, accessible par la seule voie maritime. J'avais toujours situé Sainte-Hélène quelque part en Méditerranée. « Elle se trouve dans l'Atlantique Sud, entre l'Angola et le Brésil », m'éclaira le marchand d'art.

On dit souvent que les riches sont excentriques. Mon ami Étienne Bréton est affreusement riche. Pour sa défense il n'en a pas hérité, de sa richesse. Débutant à Sotheby's Paris, il devint responsable à 26 ans du département « tableaux anciens » de la prestigieuse maison de ventes où il dirigea de grandes enchères à Monte-Carlo. Le peu d'innocence lui restant dans l'exercice de son métier expira doucement un matin à Londres lorsque, du côté de Picadilly, il acheta une vue du Bosphore sur huile dans une galerie pour la revendre immédiatement au double de son prix à la galerie d'en face.

Fort de cette grande leçon que la simple traversée d'une rue peut conduire à une augmentation considérable d'un bénéfice, Étienne s'installa au cœur de Paris à mi-chemin entre le Louvre et la place Vendôme, au 346, rue Saint-Honoré, une adresse où la richesse de la culture n'a d'égale que l'épaisseur des portefeuilles.

C'est en ce lieu que commença notre invraisemblable périple vers Sainte-Hélène. C'était un vendredi après-midi de juin. Avec ma fille Lou et son amie Clara, nous contemplions sans grand intérêt les toiles qui tapissaient la galerie d'Étienne. Mon ami nous avait invités à passer le week-end dans sa propriété du Val-Dieu, une ancienne chartreuse en Normandie, et il ne parvenait pas à s'arracher du téléphone. La compagnie de ses tableaux commençait à nous ennuyer. Lorsque soudain, le choc.

Devant nous un gisant vêtu d'un linceul, profil blanc sur fond noir, crucifix tombant sur le torse et cheveux collés sur un visage gras, comme laqués par la sueur de l'agonie. « C'est quoi ? », demanda Clara. « Il faudrait plutôt demander : c'est qui ? D'ailleurs qui pourrait me dire à qui appartient cette carcasse ? », la corrigea Étienne arrivant enfin. « Mais c'est Napoléon ! », s'écrièrent les deux filles.

J'étais abasourdi. Rien ne permettait de distinguer le mort. Pas de main glissée dans le gilet, pas de bicornes et pourtant ce tableau ne laissait aucun

doute quant à l'identité du défunt. Les filles trouvaient la peinture superbe. Elle ressemblait à une affiche de cinéma. « Pour un film de Tim Burton », s'exclama Lou. « Avec Johnny Depp dans le rôle de Napoléon mort », approuva Clara.

CE PEINTRE IGNORÉ EN FRANCE

Sur la route, Étienne continua à me parler de la toile. Il l'avait achetée avec un ami galeriste londonien. L'auteur, un dénommé Denzil Ibbetson, avait été l'officier britannique en charge de l'approvisionnement militaire de Sainte-Hélène. Bien que la peinture n'eut été pour lui qu'un hobby, la valeur historique de son *Napoleon after death* était incontestable : « Ce tableau représente le témoignage le plus authentique de la mort de Napoléon en mai 1821. »

Pas à pas, nous approchions de l'obsession. À peine arrivés au Val-Dieu, nous envoyâmes les filles nager dans l'étang pour nous installer tranquillement devant un ordinateur où Étienne se mit à « googler » « la mort de Napoléon » afin de me prouver l'authenticité de « son » tableau. Mon ami fit apparaître sur l'écran la version d'un Napoléon défunt peint en 1826 – cinq ans après sa mort – par Horace Vernet qui le représente le front ceint d'une couronne de laurier, les joues maigres et le visage creusé dans une acceptation quasi christique de la mort.

Pour lui, c'était évident : « Le tableau de Vernet n'est que la glorification d'une icône. Ibbetson est anglais et il ne risque pas d'être accusé de blasphème. Il ose montrer ce qu'il voit et cela conduit naturellement à une démythification du personnage de Napoléon. »

Devant nous un gisant vêtu d'un linceul, profil blanc sur fond noir, crucifix tombant sur le torse et cheveux collés sur un visage gras, comme laqués par la sueur de l'agonie. « Mais c'est Napoléon ! », s'écrièrent les deux filles.

« Le destin de ce tableau ne s'est pas encore pleinement accompli. Avant de le revendre, il me faut d'abord voir son lieu d'origine ! décida Étienne sur un ton solennel. — Pourquoi ? demandé-je. — J'aime voyager, pas toi ? »

Militaire de carrière, Ibbetson a combattu Napoléon dans la péninsule Ibérique en 1808. Il n'en garde aucune rancune sept ans plus tard, lorsqu'il embarque à bord de la frégate *Northumberland* qui mène l'empereur déchu et sa petite cour de compagnons en exil dans l'Atlantique Sud. Les deux mois de traversée lui permettent de se consacrer à son passe-temps. Infatigable, l'officier anglais se promène sur le bateau, ses crayons et feuilles à portée de main, l'œil à l'affût. Son sujet préféré est Napoléon. Un de ses dessins montre le « général Bonaparte », comme l'appellent les Anglais depuis Waterloo, le gros postérieur appuyé contre un canon.

« Napoléon a certainement vu ces esquisses et elles ont dû lui plaire, affirma Étienne. Comment expliquer sinon que, tout au long des six ans et demi passés ensemble sur cette île recluse, l'exilé a permis à l'officier anglais de continuer à le dessiner si souvent ? » Le marchand d'art m'expliqua avoir trouvé dans un *Who's who* de Sainte-Hélène datant de 1919 une mention sous le nom d'Ibbetson : « Il était écrit qu'aucun artiste n'a réalisé autant de portraits de Napoléon. » Il s'interrompit. « Mais en France la littérature spécialisée ne mentionne pratiquement jamais Ibbetson. Bizarre, non ? »

La nuit était déjà tombée sur le Val-Dieu. « Le destin de ce tableau ne s'est pas encore pleinement accompli. Avant de le revendre, il me faut d'abord voir son lieu d'origine ! décida Étienne sur un ton solennel.

— Pourquoi ? demandé-je naïvement.
— J'aime voyager, pas toi ? »

EN ROUTE POUR SAINTE-HÉLÈNE

Six mois plus tard, nous sommes trois à Londres : Étienne, l'initiateur du voyage, Frantz, un de ses amis d'enfance, et moi. La bruine glaciale ne nous donne pas vraiment l'impression de nous approcher des tropiques, mais le marchand

d'art a préparé notre pèlerinage dans les moindres détails. Londres est la première escale de notre périple. Près d'Oxford, un avion nous attend sur une base de la Royal Air Force. Il doit décoller vers 4 heures du matin pour l'île de l'Ascension, proche de l'équateur. De là, nous embarquerons sur un bateau postier, le *Royal Mail Ship St Helena* (*Heliiiiiiiiina*, selon la prononciation anglaise) qui naviguera plein Sud-Est, sur 1 300 kilomètres.

Nous marchons sur les quais de la Tamise. Ayant pour habitude de tout égarer, Étienne porte empaquetée sous le bras une reproduction grandeur nature de son *Napoleon after death*. Notre plan est tracé : le mort d'Ibbetson s'accrochera à tous les murs entre lesquels nous dormirons. Afin de nous rappeler à chaque instant l'objectif de cette odyssée : « accomplir le destin du tableau ».

Pour occuper les quelques heures londoniennes, Étienne propose de promener son Napoléon au musée Wellington. Cela semble logique. Le duc, vainqueur de la bataille de Waterloo, fut aussi celui qui choisit le lieu d'exil du défait. Sans l'intervention de Wellington, *Napoleon after death* n'aurait jamais été peint, ou du moins pas la version d'Ibbetson. Et puis, quoi de plus joyeux que d'admirer quelques grands maîtres : « Dans ce musée sont exposés quatre Velásquez et un Goya ! », s'enthousiasme Étienne avant de découvrir que le musée est en pleins travaux de rénovation. *That much for Wellington*.

Une demi-heure plus tard, un taxi nous dépose devant une maison victorienne de Notting Hill. Danny Katz, galeriste londonien et copropriétaire de *Napoleon after death* avec Étienne, est encore plus riche que mon ami. Danny habite son propre musée. Sur ses murs, je reconnais des Turner, Delacroix et Cranach.

Une *maid* philippine sert le thé. Danny raconte sa découverte du tableau d'Ibbetson : « Ça s'est passé dans l'arrière-boutique d'une galeriste, pas loin de chez moi. Je me suis senti interpellé par ce tableau qui me rappelait l'étrange intimité avec laquelle le jeune Picasso avait peint la mort de Casagemas, son ami suicidé. Là, c'était pareil : un cadavre vu de profil. « Combien en voulez-vous ? », ai-je demandé à la dame. J'ai payé sans négocier, je suis parti avec le tableau et, de la rue, j'ai téléphoné à Étienne pour lui proposer de partager l'affaire. »

Très bien, mais qu'a-t-il pu apprendre de la genèse du *Napoleon after death* ? Danny savoure notre impatience avant de faire le point sur ses recherches historiographiques. « Napoléon meurt dans la soirée du 5 mai 1821 à Longwood House,



sa demeure d'exil.» Le lendemain, Ibbetson réalise au matin des croquis du cadavre. «*Et puis il y a ce long article de 1912 dans lequel l'historien et marchand d'art anglais, Alexander Meyrick Broadley, explique que deux peintures à l'huile quasi identiques naissent de ces premiers croquis.*»

La première des deux peintures rejoint la collection d'Alexander Meyrick Broadley, poursuit Danny. L'histoire de la deuxième est plus intéressante: «*Ibbetson offre cette toile au gouverneur de Sainte-Hélène, Hudson Lowe, qui en fait cadeau au roi George IV. Pendant un temps, elle fait partie*

L'île de l'Ascension évoque un décor tiré d'un film de science-fiction: des collines noires séparées par des étendues dénudées, comme une succession de terrils abandonnés.

des fameuses collections royales de Hampton Court. Puis elle disparaît. Comment? Pourquoi? Par la volonté de qui? Aucune idée. Mais c'est ce tableau disparu qui est nôtre aujourd'hui.»

Rayonnant, Étienne se lève et demande son manteau à la maid philippine: «*En route pour Longwood House, le lieu de naissance de notre tableau!*»

L'HISTOIRE ATTEINTE DE FOLIE

À première vue, l'île de l'Ascension évoque un décor tiré d'un film de science-fiction, un monde qui se rapprocherait de *La Planète des singes*. Le survol de l'île ne dure qu'une poignée de secondes avant l'atterrissage, mais l'impression est nette: un ensemble de collines noires séparées par des étendues dénudées où le soleil brûle la caillasse, comme une succession de terrils abandonnés. Frantz, l'ami d'enfance d'Étienne, géologue de formation, trouve la vue charmante: «*L'île est essentiellement issue de lave, elle a 44 cratères.*»

À peine le pied posé sur le tarmac, Étienne identifie – presque machinalement me semble-t-il – un motif avec des formes et des couleurs que son regard a enregistré et archivé. «*Peter Hurd...*», glisse-t-il.

Au Val-Dieu, lorsque nous fantasmions sur ce voyage, nous étions tombés sur un tableau de cet artiste américain publié en 1945 par *Life Magazine*.

La toile figeait cet aérodrome de l'île de l'Ascension qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, servait d'escale de ravitaillement aux bombardiers américains avant que ceux-ci ne poursuivent leurs vols vers des cibles en Afrique du Nord et en Europe. Une piste de poussière, un décollage aux abords d'un monticule brunâtre, pas un arbre ni un brin d'herbe: une nudité qui, aujourd'hui encore, doit paraître obscène. «*Comme une nature morte et boursoufflée, comme si Peter Hurd avait voulu rendre un paysage à l'image du Napoléon d'Ibbetson*», commente Étienne.

Le soleil atteint le zénith, la brise maritime est aussi rafraîchissante qu'une caresse de chalu-meau. «*Sans Napoléon l'île de l'Ascension n'existerait même pas, du moins en tant que base militaire. La NSA, l'agence de sécurité américaine, lui doit une fière chandelle, tenté-je d'encourager mes compagnons.*

— *Tu dérailles?* s'enquiert avec tact Frantz, le géologue.

— *Pas du tout. L'histoire, ici, a été atteinte de folie. Napoléon arrive à Sainte-Hélène le 15 octobre 1815. Et une semaine plus tard, les Anglais s'approprient l'île de l'Ascension pour y établir une garnison. Pourquoi? Pour barrer toute possibilité d'évasion. Si les Français voulaient tenter de libérer Napoléon,*

ils devaient d'abord franchir ce verrou maritime, ce qui ne s'est évidemment jamais produit. Mais l'île a servi de base anglaise pendant les deux guerres mondiales. Et en 1982 sans l'existence de cet avant-poste atlantique, Margaret Thatcher aurait eu du mal à reprendre aux Argentins le contrôle des îles Falkland distantes d'environ 14 000 kilomètres du 10 Downing Street.

— *Mais que fait ici la NSA?* », insiste Frantz qui semble tout ignorer d'Edward Snowden et de l'infâme National Security Agency qui a espionné de cette île britannique toutes les communications sud-américaines, jusqu'au portable de la présidente brésilienne Dilma Rousseff.

Quelque peu accablés, nous entrons dans le bâtiment administratif de l'immigration. Les agents sont d'humeur joyeuse: «*Attention à ne pas vous perdre chez nous!*», lance l'un. Georgetown, le chef-lieu, compte 500 habitants, une église, un bureau de poste et un pub qui n'ouvre qu'à la nuit tombée. Sept minutes et demie après être partis de l'aéroport, nous accrochons le portrait de Napoléon à l'hôtel Obsedian, au-dessus du lit d'Étienne.

Le lendemain, un réceptionniste nous trouve un véhicule de location: «*À votre place, j'irais faire un tour du côté de Green Mountain*», conseille-t-il.

Une « montagne verte » au milieu de cette désolation noire et grise ? Excellente idée ! L'homme recommande la prudence. L'île ne compte que 885 habitants mais, avec ses 91 kilomètres carrés, il est assez facile de se perdre : « *Si cela devait arriver, restez calme ! Quelqu'un finira bien par vous retrouver !* »

SUR LA MONTAGNE DE DARWIN

Vraiment ? À peine sortis de Georgetown, nous sommes engloutis par des masses de magma solidifié. La planète des singes moins les singes mais avec les vestiges d'une infructueuse tentative de colonisation, comme ce One Boat Golf Club abandonné au désert à propos duquel un panneau précise qu'il s'agit là du « *pire club de golf du monde* ». Franz veut s'y arrêter pour examiner « *quelques pierres intéressantes* ». Proposition rejetée à la majorité des deux tiers.

De très loin, nous apercevons un point brillant suspendu au bout de la longue route rectiligne. L'identité de l'objet se précise peu à peu : un pick-up. Deux ombres chinoises se dessinent derrière le pare-brise. « *Des indigènes ?* », demande Étienne. Non, point de Vendredi dans cette île déserte découverte en 1505 par un capitaine portugais qui, passant sans s'arrêter, la baptisa du nom de « Ilha de Ascensão » parce que, justement, c'était le jour de l'Ascension.

Privée de sources d'eau douce, cette terre perdue dans les flots n'avait aucune valeur. Même les pirates la méprisaient et seuls les marins menacés de scorbut venaient y chasser tortues et oiseaux de mer. L'île servit une fois de prison maritime. Un officier hollandais, Lendert Hasenbosch, y fut débarqué le 5 mai 1725 pour avoir « *pratiqué la sodomie* » à bord de son bateau. Huit mois plus tard, des matelots anglais retrouvèrent une tente vide et son journal. L'officier, apprirent-ils, avait essayé de survivre en buvant du sang de tortue. Les marins en conclurent qu'il s'était tué ou suicidé par noyade.

Il faut attendre 1836 et Charles Darwin, qui accoste sur l'île de l'Ascension à bord de l'*HMS Beagle*, pour qu'une curiosité s'éveille. À peine débarqué, le naturaliste britannique fait la même expérience que notre ami Frantz. L'extrême désolation de ce désert de pierres enthousiasme son cœur de scientifique.

Darwin s'interroge : serait-il possible de réveiller ces terres mortes à la vie ? Il élabore avec le biologiste et botaniste Joseph Dalton Hooker un plan qui débouche sur la première expérience de terraformation de l'histoire de l'humanité.

À partir de 1854, de nombreux navires de la Royal Navy embarquent des cargaisons d'arbres, d'arbustes et de plantes issues des jardins royaux de Kew Gardens, près de Londres. La masse de verdure est plantée au plus haut sommet de l'île, à portée des nuages pluvieux. Et c'est ainsi que naît la « montagne verte ».

Huit cent cinquante-neuf mètres nous séparent du sommet. Nous abandonnons la voiture pour nous enfoncer dans une forêt d'eucalyptus, de pins, de bambous et de bananiers. Le passage du gris étouffant au vert minéral est abrupt. De notre perchoir, nous découvrons un panorama magnifique et les nouveaux emblèmes de l'île : des dizaines d'antennes de toutes formes et tailles. Certaines ressemblent à d'immenses arêtes de poissons, d'autres ont l'allure de cordes à linge, de filets de volley, de mâts de bateau ou de gigantesques balles de golf. Toutes, ou presque, appartiennent à l'agence de renseignement américaine.

Le son d'une sirène atteint notre promontoire. Le bateau postal *Saint Heliiiiiina* arrive au large. « *Demain, on suivra Napoléon* », annonce Étienne sur un ton théâtral. « *Mais aussi Ibbetson* », ajouté-je par souci de précision. Frantz ne dit rien, tout concentré qu'il est à écouter le silence de la montagne de Darwin.

DANS LES PAS DE L'EMPEREUR DÉCHU

Sur le bateau postal, le nombre de lettres est en chute libre. « *Internet* », affirme l'officier John Hamilton, présent pour distraire les passagers. Une nouvelle époque ? « *Quite so !* » Au printemps 2016, un aéroport ouvrira à Sainte-Hélène : « *Son inauguration sonnera le glas de ce navire*. » Le dernier bateau postal au monde est long de 100 mètres. Il embarque 128 passagers, 56 membres d'équipage, et il règne à bord une atmosphère à la

Le dernier bateau postal au monde est long de 100 mètres. Il embarque 128 passagers, 56 membres d'équipage, et il règne à bord une atmosphère à la « *good old England* ».

Chateaubriand appelait cette île qu'il n'avait jamais vue « le catafalque de rocher ». Comme si les Anglais avaient commis ici une terrible injustice, ce qui est grandement exagéré.

good old England avec gastronomie fine, couverts en argent et vins du Cap.

Notre trio partage une cabine. Pendant les deux jours et demi de traversée fusent des aphorismes dignes de la fête des pères, dans le genre : « *Ça fait du bien de faire un truc sans nos femmes* » ou « *Les hommes sont quand même moins compliqués pour ce qui est du rangement*. » Assis au bord du lit d'Étienne, les uns à côté des autres, nous contemplons la porcherie étalée par terre et le tableau d'Ibbetson accroché au mur. Depuis l'île de l'Ascension, notre itinéraire recoupe exactement celui de Napoléon en octobre 1815. Alors, inlassablement, nous cherchons à répondre à la même question : « *Comment était-ce à bord du "Northumberland" ?* »

Pour son dernier voyage, l'empereur déchu est accompagné d'une poignée de fidèles qui vont constituer sa « cour » à Sainte-Hélène. Les plus importants sont le grand maréchal du palais, le comte Henri-Gatien Bertrand, les généraux Gourgaud et Montholon ainsi que le comte Las Cases, reconnu comme étant l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*. Deux siècles plus tard, cette œuvre reste la bible des vrais napoléoniens qui y trouvent tous les moments historiques de leur héros. Comme lorsque Napoléon demande à bord du *Northumberland* : « *Qu'allons-nous faire dans cet endroit perdu de tous ?* » Et Las Cases de répondre : « *Nous allons vivre du passé, sire*. »

Ce n'était pas faux mais il s'agissait surtout de définir la place que Napoléon allait tenir dans l'avenir, si ce n'est dans l'éternité des Français. Car telle est la mission de Las Cases à Sainte-Hélène : rédiger les mémoires officiels. C'est-à-dire compléter par la plume l'œuvre entamée au pinceau dès 1797 par le premier peintre de l'Empire, Jacques-Louis David : célébrer la grandeur de Napoléon Bonaparte.

À bord de la frégate anglaise se trouvent toutefois d'autres témoins que ceux choisis pour perpétuer la gloire impériale. « *Napoléon y fit également la connaissance d'un jeune soldat du nom de Denzil Ibbetson qui – nous le savons maintenant –*

tenait un journal de bord. Ce fut le début d'une relation qui dura jusqu'à sa mort », rappelle le président de la Société internationale napoléonienne, David Markham.

Oublié à la mort de son auteur dans une malle qui accompagna son fils aîné Frederick jusqu'en Nouvelle-Zélande, le journal d'Ibbetson ne fut retrouvé qu'en 2010. Les dix-neuf pages de la traversée de l'officier anglais entre Plymouth et Sainte-Hélène n'excitèrent pas les collectionneurs. Le contenu de la malle fut mis aux enchères à Auckland. Le lot vedette de la vente fut une mèche de cheveux de Napoléon.

Il est vrai que les notes de l'officier anglais ne relèvent pas de l'histoire. Même s'il lui donne chair par ses observations de peintre : « *Le général Bonaparte est très corpulent, à peu près haut de 5 pieds et 6 pouces, un cou court, les yeux gris, des cheveux châtain courts, un teint jaunâtre, les épaules larges et de temps à autre quelque chose de sauvage dans son visage*. » Ibbetson ne masque pas la vanité de son sujet d'étude : « *Il joue souvent aux échecs avec ses généraux, remarque-t-il. S'il joue mal, ses généraux jouent encore plus mal. Ils lui donnent l'avantage et lui font des compliments du genre : "Quel excellent général vous êtes !", "Quel coup de maître vous avez fait là !"* »

Son journal réserve néanmoins une surprise : sur le chemin de son exil, Napoléon croit toujours à un futur sur l'Olympe. Avec une naïveté presque émouvante, l'empereur déchu discute d'un plan d'invasion. « *Napoléon parlait de la possibilité d'envahir l'Angleterre avec 200 000 soldats d'infanterie et 6 000 cavaliers. Mais il n'était pas certain de la réaction de la population anglaise. Serait-elle pour ou contre lui ? Allaient-ils le soutenir ou le haïr ? Il pensait malgré tout que la majorité des gens se rallierait à sa cause* », note Ibbetson.

« AH OUI, VOUS VENEZ AVEC CE TABLEAU ! »

Le matin de notre arrivée, je me réveille à 5 heures. Dans la grisaille de l'aube, Sainte-Hélène semble effrayante : une masse noire au bout d'une mer grise. Chateaubriand appelait cette île qu'il n'avait jamais vue « le catafalque de rocher ». Le bon ton littéraire de l'époque exigeait sans doute d'user des métaphores de la cruauté et de la souffrance pour Sainte-Hélène. Comme si les Anglais avaient commis ici une terrible injustice, ce qui est grandement exagéré : les guerres napoléoniennes ont laissé derrière elles trois millions et demi de victimes, et Sainte-Hélène est moins déprimante que le Guantanamo contemporain.

Dès que la grisaille s'évanouit, l'île devient attrayante. Les maisons claires de Jamestown, le chef-lieu, s'étalent par paliers au creux d'une gorge qui, remontant de la mer, est enserrée par deux sombres versants basaltiques. Côté droit se trouve le haut lieu de la ville : les 699 marches de l'échelle de Jacob. Plus haut encore, à près de 600 mètres, se dresse la forteresse High Knoll Fort, l'ancien lieu de travail d'Ibbetson et le symbole de la fin des chimères de l'empereur déchu. Quittant le *Northumberland*, Napoléon le pressentit : « *Ce n'est pas un joli séjour. J'aurais mieux fait de rester en Égypte, je serais à présent empereur de tout l'Orient.* »

Le bateau postal repartant dès le lendemain, notre propre séjour se limite à vingt-trois heures. Chaque minute compte. Nous laissons nos affaires à bord à l'exception du tableau, et sautons dans la barcasse qui débarque les passagers sur l'île. Deux cents ans après le passage de Napoléon, Sainte-Hélène n'a toujours pas de port.

Michel Martineau, le consul honoraire de France en cette contrée britannique, nous attend. De par sa fonction, il est responsable de la conservation des quatorze hectares de « *patrie française* » de Sainte-Hélène. Le domaine inclut Longwood House, la résidence de l'exilé, et la vallée du Tombeau où Napoléon fut inhumé en 1821 dans un cercueil métallique vide d'air. En 1840, le gouvernement britannique autorisa le rapatriement des restes de l'illustre défunt, inhumé depuis sous le dôme des Invalides. Le domaine devint patrimoine français en 1854 grâce à Napoléon III, et à sa bonne entente avec la reine Victoria.

Le gestionnaire des terres françaises de Sainte-Hélène est un solide gaillard autour de la cinquantaine. Il ne semble pas plus pressé que cela

Dans l'ancienne ferme de Longwood, l'humidité et la moisissure montent au nez. Les stridences du vent vrillent les oreilles. Pour l'empereur déchu, tout cela s'ajoute à l'ennui, ce poison mortel.

de nous conduire à Longwood House : « *Ah oui, vous venez avec ce tableau !* », se rappelle-t-il en apercevant le *Napoleon after death* emballé sous le bras d'Étienne.

Je m'empresse d'aider mon ami à expliquer l'importance de notre venue : l'histoire singulière rapprochant Napoléon d'Ibbetson, ces destins liés dans une peinture, Étienne mûrissant l'idée de « *peut-être* » vouloir offrir gracieusement « *son* » tableau à l'État français « *afin qu'il puisse être exposé à Longwood House, à l'endroit même où Ibbetson a peint cette œuvre exceptionnelle* ».

L'accueil du consul tient du seau d'eau glacée. Pointant un minibus avec un inconnu au volant, Michel Martineau explique avoir pour l'instant plus urgent à régler : « *C'est pourquoi je vous ai organisé un petit tour de l'île pour commencer. Je vous mènerai à Longwood House cet après-midi, mais pas longtemps car j'ai un dîner chez le gouverneur.* » Le conservateur ne comprend-il pas qu'il a la possibilité d'enrichir son musée ? Après six jours de périple, nous partons désenchantés pour une visite touristique.

NAPOLÉON EN SON ÉTABLE

« *Mon nom est Salomon* », nous dit le guide. « *Que voulez-vous voir ?* », reprend-il avec un accent à couper au couteau. L'anglais des 3 800 « Saints », les habitants de Sainte-Hélène, ressemble à une sorte de cockney antique. Leurs ancêtres, un mélange d'esclaves africains et de marchands chinois agrémenté d'ingrédients britanniques et boers, ont longtemps travaillé pour la Compagnie anglaise des Indes orientales, première propriétaire de Sainte-Hélène dès 1657.

En pratique, Sainte-Hélène eut pour les Anglais la même utilité que l'île du Diable au large de Cayenne pour les Français. On s'y débarrassait des cas problématiques. Après Napoléon, le chef zoulou Dinizulu fut expédié à Sainte-Hélène en 1890 avec deux oncles, plusieurs femmes et de nombreux serviteurs : « *L'empereur des Zoulous s'adapta bien mieux à la captivité que l'empereur des Français. Il faisait toujours ce qu'on lui avait ordonné de faire, ne se montrant jamais récalcitrant envers l'autorité, et lors de ses promenades dans l'île se liait d'amitié avec quiconque croisait sa route* », remarqua l'historien britannique Philip Gosse.

Depuis que Sainte-Hélène n'est plus une île carcérale, elle possède une prison dont les détenus peuvent sortir la journée. Salomon, le guide, affirme qu'il y a des tentatives d'évasion : « *Une fois, l'un n'est pas rentré dans sa cellule. La police*



l'a cherché toute une semaine ! Il a été découvert caché dans un jardin, à deux cents mètres de la prison. » Une telle aventure aurait été impossible si l'île ne jouissait pas d'une luxuriante végétation. Ses 121 kilomètres carrés évoquent l'Irlande ou les Préalpes suisses. Sauf qu'ici les chemins butent sur de vertigineuses falaises où, plusieurs centaines de mètres en contrebas, les vagues se fracassent sur le basalte. « *Sainte-Hélène, c'est Caspar David Friedrich !* », s'exclame Étienne qui fait là référence à l'icône des peintres romantiques allemands du XIX^e.

Dans l'après-midi, le consul nous présente enfin l'autre versant de Sainte-Hélène, celui qui emporta Napoléon. « *Le climat de Longwood est meurtrier* », souligne-t-il tandis que nous le suivons dans un dédale de pièces et de couloirs. « *Même quand le soleil brille à Jamestown, à seulement six kilomètres, les nuages restent accrochés ici. La pluie, le vent, les soudaines chutes de température : tout cela n'est pas bon.* »

À l'arrivée de Napoléon, l'ancienne ferme de Longwood n'est plus qu'une étable. Les charpentiers du *Northumberland* la retapent en toute hâte. Mais les lieux, assurent les témoins français de l'époque, continuent de dégager une tristesse

insurmontable. L'humidité et la moisissure montent au nez, les stridences du vent vrillent les oreilles. Pour l'empereur déchu, tout cela s'ajoute à l'ennui, ce poison mortel. Au début, Napoléon essaie d'y résister. Son emploi du temps est rigoureux. Il se promène à cheval sur le côté ensoleillé de l'île, dicte ses mémoires à Las Cases, revisite ses batailles avec les généraux Gourgaud et Montholon, et surtout celle de Waterloo sans jamais y trouver la moindre faute tactique. En théorie, il n'a jamais été vaincu.

LES DEUX VÉRITÉS DU SÉPULCRE DE LONGWOOD HOUSE

La dernière étincelle s'éteint avec l'arrivée du nouveau gouverneur de Sainte-Hélène, sir Hudson Lowe. L'homme déteste le déchu. Il renforce le règlement et prend plaisir à humilier son prisonnier en inventant de nouvelles chicanes. Pour éviter tout contact avec son geôlier, Napoléon se retire dans ses appartements et en lui-même. En 1819, il se plaint pour la première fois d'une douleur au côté droit du ventre. Une « *maladie diplomatique* », estime le gouverneur. C'est un cancer de l'estomac. Après une agonie de huit jours, Napoléon expire le 5 mai 1821 à 17 h 49.

« Ses derniers mots n'étaient pas très audibles. Certains de ceux rassemblés autour de son lit ont compris "armée" ou "tête d'armée", d'autres "Joséphine" », assure Michel Martineau. « Louis Marchand, son serviteur et exécuteur testamentaire, a laissé un compte rendu précis des événements. Jamais il n'aurait permis qu'un étranger s'approchât de Napoléon, même après la mort de l'empereur. » Le consul de France en est sûr : son prédécesseur, auteur d'un opulent ouvrage sur la mort de Napoléon, n'a-t-il pas raconté ce qui s'est réellement passé à Longwood House ?

J'en conclus que nous arrivons à l'objet de notre visite et aux doutes du représentant français sur la valeur historique du tableau d'Ibbetson : l'Anglais a-t-il pu approcher du corps de l'empereur ? A-t-il vraiment touché le crâne de Napoléon afin de prendre les mesures nécessaires à son croquis, comme l'affirme l'historien Alexander Merrick Bradley dans son article de 1912 ?

Étienne suit la visite avec son tableau qu'il tient maintenant déballé entre ses mains. Il l'accroche par-ci par-là, au gré des murs et de sa petite folie du jour. Cela nous amuse, Frantz et moi. Le consul impassible nous prie de le suivre au parloir, qui servait également de salle de billard et fit office de salle d'autopsie en ce 6 mai 1821 : « *Le corps de l'empereur fut dénudé et transporté dans cette pièce où une table avec des planches et des tréteaux avait été installée. Il n'a pas été déposé sur la table de billard comme cela a été souvent écrit.* » Nous voilà enfin dans ce salon où l'empereur rendit l'âme. Sentant la maladie l'emporter, Napoléon demanda à ce que l'on déplace ici son vieux lit de camp – un souvenir d'Austerlitz, paraît-il.

Dans ce sépulcre de Longwood House, Michel Martineau nous guide près du lit, vers un chevalet où se trouve exposée sa « *représentation préférée* » du moment tragique : *La Mort de Napoléon* de Carl August von Steuben, élève de David. Au centre, sous un dais, le gisant impérial. De part et d'autre, une vingtaine de Français aux poses et mimiques empreintes de la plus profonde affliction. Réalisée des années après la mort de Napoléon, l'œuvre semble célébrer la disparition du « *plus puissant souffle de vie qui jamais anima l'argile humaine* », selon les mots de Chateaubriand. Le consul ne conçoit aucun doute quant à son réalisme : « *Ce tableau représente assez fidèlement ce qui s'est déroulé dans cette pièce le soir du 5 mai 1821.* »

Nos désaccords percent au grand jour : « *Pensez-vous que Carl August von Steuben ait vraiment peint la vérité ?* », demandé-je. Le consul lève les deux mains en signe d'apaisement : « *L'artiste*

a été obligé de tricher sur un point », reconnaît-il. Et d'expliquer : « *La tête du lit de Napoléon touche une des deux fenêtres du mur long, de sorte qu'il barre le chemin menant de la salle de billard à la salle à manger. Ce n'était pas possible, mais ce fut la seule manière pour le peintre de pouvoir placer tout ce monde que vous voyez sur le tableau.* »

Soit, mais ce n'est là qu'un détail technique sans importance. Bien plus gênante à nos yeux est l'apparence de grande dignité que Steuben confère aux traits de Napoléon. Étienne dépose le tableau d'Ibbetson sous le chevalet. La différence est saisissante. Il y a un décalage dans le style, une évidente différence de savoir-faire artistique, mais l'émoi qui nous saisit touche aux vérités diamétralement opposées exprimées par les deux peintres. On dirait qu'ils n'ont pas vu le même mort.

« **TOUT EST FAUX SUR CE TABLEAU !** »

Mû par un élan de conciliation, Étienne cherche une explication acceptable pour tous : « *Ibbetson réalise le croquis de base pour son huile le 6 mai au matin, donc plus de douze heures après le décès de l'empereur. La rigidité cadavérique a atteint son niveau maximal, cela pourrait expliquer l'énorme changement de physionomie.* » À l'évidence, ajoute-t-il, l'officier anglais n'a pas réalisé son portrait macabre dans le salon de Longwood House.

Toujours impassible, le consul nous entraîne d'un pas pressé – le gouverneur britannique l'attend pour dîner – vers la fin de la visite. Nous arrivons au cabinet de travail. La petite pièce paraît familière. Transformée en chapelle ardente, elle a les murs drapés de toile noire comme sur la peinture d'Ibbetson. Le fameux manteau bleu de Marengo est étendu sur un lit de camp.

« **L'exécuteur testamentaire de Napoléon a laissé un compte rendu précis des événements. Jamais il n'aurait permis qu'un étranger s'approchât de Napoléon, même après la mort de l'empereur.** »

Notre trio tombe d'accord. « Ibbetson était vraiment un témoin très objectif », fais-je remarquer. « Tout à fait », confirme Frantz. C'en est trop pour Michel Martineau : « **Tout est faux sur ce tableau !** »

Étienne pose solennellement son tableau près du manteau : aucun doute, *Napoleon after death* a bel et bien rejoint son lieu d'origine.

Notre trio tombe d'accord. « *Ibbetson était vraiment un témoin très objectif* », fais-je remarquer. « *Tout à fait* », confirme Frantz.

C'en est trop pour Michel Martineau : « *Tout est faux sur ce tableau ! Comme vous le savez, une autopsie avait été pratiquée dans la salle de billard avant que le corps ne soit exposé en ce lieu. Le crâne de Napoléon avait été rasé lorsque la délégation britannique est arrivée à 7 heures du matin pour identifier le corps. Ibbetson ne pouvait en aucun cas voir ces cheveux qu'il peignait !* »

J'ose une objection : « *Un autre officier anglais, Frederick Marryat, a dessiné le corps au même moment. Et ses croquis présentent les mêmes détails que le tableau d'Ibbetson, notamment les cheveux.* »

– *C'est du n'importe quoi !* », bouillonne le consul qui ne veut plus rien entendre.

Solidement ancré dans sa mauvaise foi mais redevenu bonhomme, Michel Martineau avance un nouvel argument : les nombreux Chinois présents à Sainte-Hélène en 1821 auraient voulu tirer un petit profit de la mort de Napoléon en représentant la scène à la gouache sur du papier de riz. « *Ces souvenirs étaient très appréciés, les Chinois en ont vendu beaucoup. Ce qui ne prouve en rien qu'ils aient peint la vérité ! Vous comprenez ?* »

La vérité ? Je cherche à m'imaginer Denzil Ibbetson. Ses contemporains l'estiment. C'est un homme joyeux qui apprécie la bonne compagnie. À Sainte-Hélène, il trouve l'amour et épouse en 1819 la fille d'un docteur qui lui donne deux fils. L'officier s'occupe aussi d'une troupe de théâtre amateur et produit de petites comédies sans prétention. Tout chez lui dit la modestie, au contraire de Napoléon Bonaparte.

« *Que vas-tu faire du tableau maintenant ? N'était-il pas question d'un don à l'État, afin que le tableau regagne sa place dans le domaine français*

de Sainte-Hélène ? demandé-je à Étienne, de retour à bord du *St Helena*.

– *Ce n'est plus possible. Je sais maintenant que l'humidité de Longwood House aurait des conséquences désastreuses sur le tableau. Je ne voudrais pas être responsable de cela !*

– *Tu as raison, le consul n'aime pas Ibbetson !* », intervient Franz, le géologue rêveur au regard accroché à la roche volcanique qui s'éloigne dans le sillon du bateau postal.

L'ŒUVRE VAGABONDE

De retour de l'Atlantique Sud, Étienne Bréton a vendu son tableau au comte Alexandre Colonna Walewski. Le nouveau propriétaire, un descendant direct de Napoléon et de sa maîtresse polonaise Maria Walewska, m'a reçu pour un petit déjeuner à l'hôtel George-V, son logis parisien. « *À quel mur sera dorénavant accroché "Napoleon after death" ?* », voulus-je savoir.

– *À aucun. Toutes les pièces de ma collection napoléonienne se trouvent dans des caisses entreposées dans les ports francs de Genève* », me répondit Walewski.

Longtemps, le comte m'a parlé de son importante collection, qui contient plusieurs objets d'usage courant que l'on imagine mal au milieu des reliques de Longwood House. Comme ce pot de chambre bicentenaire déniché à Londres : au fond du pot se dresse un petit Napoléon en porcelaine exposé à toutes les précipitations. « *Certains Anglais, relève Walewski, exprimaient leurs sentiments à l'égard de mon ancêtre d'une manière assez violente.* »

J'ai apprécié son humour. La représentation iconoclaste du *corpus Napoleoni* par Ibbetson semblait être tombée entre de bonnes mains. Mais Walewski comptait-il vraiment laisser le tableau croupir au fond d'un dépôt genevois ? Le vieux monsieur sourit : « *J'espère que vous le reverrez aux Invalides ! La ville de Paris prévoit pour 2016 une exposition sur le thème de "Napoléon à Sainte-Hélène". Je prêterais volontiers mon tableau, mais je ne suis pas tout à fait certain que les organisateurs lui portent un grand intérêt.* »

J'ai été voir cette exposition sous la coupole en or des Invalides pour vérifier si un mur du somptueux cercueil impérial accueillait l'œuvre vagabonde d'un peintre amateur anglais. Un tableau qui attirerait plutôt des visiteurs jeunes de l'âge de ma fille. Parce qu'il les ferait penser à une affiche de cinéma « *pour un film de Tim Burton* » avec « *Johnny Depp dans le rôle principal* ». 🎬